

Alberto Toscano

**UN VÉLO
CONTRE LA BARBARIE NAZIE**

L'incroyable destin
du champion Gino Bartali

Préface de Marek Halter

DUNOD
POCHE

Maquette de couverture : Nicolas Wiel
Illustration de couverture : Gino Bartali, vainqueur du tour
de France 1938, © Shutterstock, ph. 15 juin 1938

Mise en pages : Nord Compo

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2018 pour la première édition

© Dunod, 2019, 2023 pour les éditions de poche

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-085251-2

*À ma mère, Ada, née la même année que Bartali,
et qui a traversé avec optimisme
un siècle tant difficile.*

Préface

À PROPOS DE GINO LE JUSTE D'ALBERTO TOSCANO

Le Bien m'a depuis toujours fasciné. Pourquoi dans un monde où chacun se replie sur soi, où la pulsion de mort prime sur la pulsion de vie, pourquoi, quand le Mal œuvrait à visage découvert, au temps du nazisme, certains hommes, certaines femmes ont risqué leur vie pour en sauver d'autres ? Pourquoi ? Pourquoi ceux-là et non les autres ?

Parce que nous, qui nous battons pour un peu plus de solidarité parmi les hommes, pour un peu plus de justice, avons besoin de références, d'exemples, de lucioles dans les ténèbres. C'est la raison pour laquelle, il y a plus de vingt ans, je suis parti à la recherche de ces Justes que, pour permettre au monde de subsister, le *Talmud* limite à trente-six, et Pascal à quatre mille.

En Italie, où vivaient, au début des années 1930, près de quarante-sept mille juifs, environ sept mille furent déportés pendant la Deuxième

Guerre mondiale. Et les autres ? Ils furent épargnés ou sauvés, malgré le fascisme au pouvoir. Par qui ? Comment ?

À Florence, ville de Léonard de Vinci, de Dante et de Michel-Ange, le grand historien de l'art américain, spécialiste de la renaissance italienne, Bernard Berenson, recherché par la Gestapo, écrivit, depuis sa Villa I Tatti où il vivait retranché : « *Même un dominicain hébraïisant a dû s'enfuir de son monastère de crainte d'être arrêté et s'est réfugié en ma compagnie.* » Berenson rapporta aussi comment le cardinal de Florence, Elia Dalla Costa, se déclara coupable à la place d'un prêtre que le régime accusait d'avoir caché un juif. C'est en suivant l'histoire de cet homme étonnant et bon, qui refusa d'ouvrir les fenêtres de son presbytère le jour de la visite d'Hitler à Florence, que j'ai découvert le nom de son ami Gino Bartali.

Que faisait ce grand champion de cyclisme, sportif le plus adulé d'Italie, dans la liste des prêtres qui risquèrent leur vie pour en sauver d'autres ? J'ai tenté de le joindre pour le lui demander. Sans résultat. On m'a fait savoir que Gino Bartali n'avait rien à raconter puisqu'il n'avait rien fait de particulier. À l'exception de pédaler et de remporter des courses cyclistes.

Mon ami Alberto Toscano a eu plus de chance que moi. Il a sans doute été plus persévérant.

Le cas des sportifs qui se sont opposés au fascisme le passionne. L'athlète afro-américain, Jesse Owens, par exemple, qui lança un défi à Hitler, ce chantre de la « race supérieure » – blanche, bien entendu –, en gagnant les jeux olympiques d'été de Berlin en 1936. Ou encore ceux qui agissent en vrais croyants et en vrais sportifs, ainsi Gino Bartali, prenant au pied de la lettre le principe christique « *frappez, et l'on vous ouvrira* ». « Gino le Pieux », mettant à profit son vélo et sa popularité pour acheminer des faux papiers dans plusieurs régions italiennes, a ainsi ouvert la porte de la vie à près de huit cents juifs italiens.

Alberto Toscano, en bon journaliste, consciencieux et précis, a suivi son héros à la trace. Et, dans ce livre, il raconte comment le vélo, dans un pays où il fait l'admiration et entretient le rêve de plusieurs millions d'adolescents, a pu devenir le moyen, pour un champion, un sportif non moins admiré par les Italiens que son vélo, d'accomplir un tel geste d'humanité.

Il faut lire le texte d'Alberto Toscano. Il se lit comme une aventure et, de surcroît, restitue une page qui manquait au si passionnant et si actuel livre de la vie.

MAREK HALTER



1. Gino Bartali, vainqueur du Tour de France, 1938.

INTRODUCTION

Il y a des moments où le sport fait l'Histoire et il y a des athlètes qui gagnent bien plus que des médailles. Hitler a conçu les Jeux olympiques de 1936 comme une mise en scène de sa propagande raciste et Jessie Owens a montré au monde l'absurdité du racisme. Ce livre parle de sport, d'Histoire et de politique. Il parle de la vie de Gino, homme et athlète, en parcourant avec lui certains moments fondamentaux de l'histoire italienne et européenne. Ce livre parle d'événements réels et les citations sont authentiques, mais la vie de Gino est tellement extraordinaire que la réalité a parfois un air imaginaire et la narration du vrai peut paraître romanesque. Ce livre parle d'un Italien qui a traversé le xx^e siècle du début à la fin, en devenant un protagoniste de la vie de son pays. Un homme simple et courageux, qui n'est pas allé au-delà de l'école primaire, mais qui, toujours, ne fut guidé que par le respect de ses valeurs, par sa sagesse, et par sa volonté. Il l'a exprimé en faisant ce qu'il savait et

voulait faire : du vélo. Il s'est engagé dans le sport, sans refuser d'autres formes d'engagement. Sans fermer les yeux devant les autres problèmes ou les problèmes des autres. La politique en pédalant. La vraie politique. Celle d'une personne cohérente, pas celle de l'autruche. Quand les événements et les tragédies de la Seconde Guerre mondiale l'ont mis devant l'alternative : engagement ou aveuglement, Gino a choisi le premier chemin et il n'a pas hésité à prendre des risques pour sauver des vies.

Gino Bartali (1914-2000) est un personnage terriblement attachant ; et terriblement attaché : à sa terre de Toscane et à sa ville de Florence. À Florence et avec Florence, il a vécu les deux moments les plus difficiles de l'histoire moderne de la capitale de la Renaissance : l'occupation nazie de 1943-1944 et la dévastation provoquée par la crue du fleuve Arno en novembre 1966. Comme athlète, Gino a parcouru plus de 700 000 kilomètres à vélo. Il aurait presque pu aller de la Terre à la Lune et de retour sur Terre, dans sa Florence tant aimée. Sur ces 700 000 kilomètres, il y a ceux qui intéressent l'histoire du sport et ceux qui intéressent l'Histoire tout court.

Juste un coup d'œil aux premiers. Bartali champion, c'est 988 compétitions et 184 victoires dans la période 1931-1954. Il a gagné le Tour de France en 1938 et en 1948 (12 victoires d'étape,

20 maillots jaunes, 2 Grands Prix de la montagne : 1938 et 1948). Il a remporté le Giro d'Italia en 1936, 1937 et 1946 (17 étapes, 50 maillots roses, 7 Prix du meilleur grimpeur : 1935, 1936, 1937, 1939, 1940, 1946, 1947). Dans son palmarès, on trouve aussi 4 Milan-Sanremo (1939, 1940, 1947, 1950), 2 Tours de Suisse (1946, 1947), 3 Tours de Lombardie (1936, 1939, 1940), 3 Tours du Piémont (1937, 1939, 1951), 5 Tours de Toscane (1939, 1940, 1948, 1950, 1953), le Tour de Suisse romande (1949), le Tour du Pays basque (1935). Quatre fois, il a été sacré champion d'Italie (1935, 1937, 1940, 1952). On parlera toujours de lui comme de l'un des meilleurs « grimpeurs » de tous les temps. Peut-être le meilleur.

Dans l'Italie outragée et martyrisée de la période 1943-1944, Gino a participé à une autre épreuve, bien différente. La Botte était à ce moment divisée en deux, avec les Alliés qui remontaient du Sud et les occupants allemands, soutenus par les fascistes, qui imposaient leur domination et leurs persécutions sur une grande partie du territoire. Des milliers de Juifs étaient dans des abris plus ou moins sûrs. Un grand nombre d'entre eux étaient réfugiés dans des couvents. Ils étaient cachés, mais ils avaient besoin de faux papiers d'identité pour accéder au rationnement alimentaire, pour essayer d'aller vers une zone plus sûre et, tout simplement, pour ne pas tomber

dans le filet d'une rafle. Le réseau dont Gino a fait partie s'occupait de fabriquer et de livrer ces faux documents. C'est dans ce but que le champion cycliste a parcouru les kilomètres les plus importants de sa vie. Et surtout de la vie des autres. Des milliers de kilomètres au cœur d'un pays ravagé par la guerre, où tout déplacement provoquait le soupçon des nazi-fascistes et comportait des dangers énormes. Bartali a assumé ces risques. C'est grâce à des personnes courageuses, comme lui, qu'un réseau clandestin a pu sauver des centaines de Juifs en Toscane et en Ombrie.

La guerre finie, Gino revient à son activité sportive. Mais sans dire un mot, en public, au sujet de ce qu'il a fait contre la barbarie nazie, « à cheval sur son vélo ». Il faut attendre la fin du siècle et la fin de sa vie pour que filtrent des informations précises au sujet de sa présence dans le réseau d'aide aux persécutés, très actif en 1943-1944 surtout à Florence et à Assise. Au fil des décennies, livres et films ont été de plus en plus explicites au sujet du rôle de Bartali dans les réseaux clandestins, qui agissaient en accord avec la Résistance italienne. Mais l'attitude de Gino n'a pas changé. Il pensait avoir fait son devoir en contribuant à sauver des vies. « Seulement » ça. Donc, pas de raison de se glorifier.

S'il n'a fait aucune exception publique à cette « règle de réserve », l'un de ses amis a pu toutefois

recueillir un très intéressant témoignage d'ordre strictement privé, dont j'ai pris connaissance après la publication de l'édition originale française de ce livre. Suite à l'article que *Le Figaro* a publié au sujet d'*Un vélo contre la barbarie nazie*, l'homme d'affaires français Christian Huyghues Despointes m'a fait parvenir une lettre pour me raconter l'histoire de son amitié avec Bartali et me révéler un épisode inconnu. Leur amitié remonte à la période (années 1980-1990) où il était en Italie à la tête de la compagnie d'assurances « La Nationale », pour laquelle travaillait Andrea Bartali, le fils aîné du champion. Christian Huyghues Despointes, qui a hébergé à plusieurs reprises Gino en France, me dit avoir eu de lui une confiance très privée et personnelle. Bartali lui a parlé de « missions secrètes » effectuées à vélo pendant la guerre, mais jamais de ce qu'il a fait pour sauver les Juifs en danger. Il lui a avoué avoir eu un rôle d'agent de liaison entre les milieux toscans de la Résistance et le Vatican. Il lui a précisé que – en effectuant ces missions – il cachait des documents réservés à l'intérieur de son vélo de course, qu'il utilisait sous prétexte d'entraînement.

La première édition du livre m'a donc permis de recevoir une confiance importante et inédite. Il y en a eu une autre, très importante aussi, que je rajoute volontiers à mon texte original. Bianca Maria, fille de Gino, m'a donné un témoignage

très touchant à propos d'un épisode qui remonte à la moitié des années 1960. Elle m'a dit : « J'avais peut-être huit ou dix ans quand j'étais seule avec mon père qui m'a dit : "Il y a eu une époque où j'ai sauvé la vie de beaucoup de personnes !" Juste cette phrase, totalement inattendue, dont j'ai compris beaucoup plus tard la véritable signification. Ensuite mon père a prononcé des mots qu'il répétait souvent : "On fait le bien, mais on n'en parle pas !" Aujourd'hui je me rends compte que j'aurais dû lui poser des questions sur ce qu'il venait de me confier. Mais je n'étais qu'un enfant et malheureusement je n'ai pas eu ce réflexe. » Bianca Maria conclut son émouvant témoignage en me disant : « À part à ce moment-là, mon père ne m'a plus jamais parlé des personnes dont il avait contribué à sauver la vie pendant la Seconde Guerre mondiale. »

Gino – surnommé *Ginettaccio* à cause de son caractère d'éternel rouspéteur et de « bourreau bienfaisant » – n'a jamais aimé parler de ses performances extra-sportives. Il ne voulait être connu et reconnu que pour ses exploits de coureur. Il pensait que les autres médailles lui auraient été éventuellement attribuées dans une autre vie et dans un autre monde.

Je n'ai pas pu savoir – et quand je serai en mesure de le savoir je ne serai plus en mesure de vous le dire... – si, dans l'autre monde, Saint Pierre lui a

donné sa médaille. Mais nous savons que, après sa mort, les hommes de ce monde ont finalement reconnu tous ses mérites. En 2005, le président de la République italienne Carlo Azeglio Ciampi a décerné à Gino Bartali, à titre posthume, la « médaille d'or du mérite civique »¹, qu'il a confiée en 2006 à sa veuve Adriana. Car Bartali, lit-on dans l'exposé des motifs, « en collaborant avec une structure clandestine ayant hébergé et assisté les persécutés politiques et ceux qui avaient échappé aux rafles nazi-fascistes en Toscane, est parvenu à sauver environ 800 Juifs »². En 2013, le mémorial de Yad Vashem de Jérusalem a proclamé Gino Bartali « Juste parmi les nations ». Un honneur que cette institution attribue, après de longues études et des vérifications très sérieuses, aux non-Juifs qui ont agi avec courage, au risque de leur propre vie, pour sauver celle de plusieurs Juifs, ou même d'un seul, à l'époque du génocide nazi. Le nom de ce champion cycliste est ainsi devenu le symbole de sa morale et d'une conception noble du sport – Gino a toujours détesté et soigneusement évité toute forme de dopage. En voulant expliquer sa philosophie à l'un de ses trois fils, Andrea, Gino a dit un jour une phrase très simple : « Je ne tolère pas l'arrogance ni ceux qui la pratiquent. »³

D'arrogance injustement subie, mon père me parlait parfois, assez rarement à vrai dire, à propos

de son expérience personnelle. L'expérience d'un homme qui un matin, dans la ville italienne de Novare, est renvoyé de son travail pour « raisons raciales », ayant été fiché comme « non-Aryen ». Le 10 septembre 1943, il part à vélo pour le lac Majeur, avec l'intention de se réfugier en Suisse en compagnie de son frère. Le 12 septembre, les militaires allemands arrivent à leur tour dans cette zone proche de la frontière. Ils étaient sur le front russe ; terminer l'été près du lac Majeur a pour eux un parfum de vacances. La chasse aux migrants commence. Refoulé par les Suisses, l'homme de 36 ans doit retourner dans les montagnes italiennes et ce n'est qu'à sa seconde tentative qu'il réussit finalement à entrer dans la Confédération helvétique – qui l'oblige à rester jusqu'à la fin de la guerre dans un centre d'internement pour réfugiés. D'autres personnes, engagées sur le même itinéraire, sont capturées et tuées. À Meina, dans la province de Novare, 16 Juifs sont pris le 15 septembre par les SS et fusillés. Leurs corps flottent sur les eaux du lac Majeur. Un message et un présage.

Je voulais juste dire au lecteur que l'écriture de ce livre a été pour moi quelque chose de très particulier, qui m'a évoqué le souvenir de récits entendus il y a désormais très longtemps. Les récits d'une génération de personnes qui se sont trouvées à traverser un moment terrible de l'histoire européenne. Ceux qui s'en prennent à l'Europe actuelle

devraient réfléchir aux souvenirs de guerre qui sont – ou qui ont été – bien présents dans la mémoire de leur propre famille. Ce n'est certainement pas une bonne raison pour tout accepter de l'Europe. Mais c'est une excellente raison pour éviter de tout détruire.

À cette introduction, parue dans la précédente édition, j'ajoute quelques lignes au sujet de certaines polémiques. On a dit que le rôle de Gino n'était pas central dans le réseau de résistance auquel il a appartenu, que le nombre des personnes sauvées par lui est inférieur au chiffre dont parle la motivation de sa médaille d'or de la République italienne et que les témoignages sur son engagement ne seraient pas suffisants. Je répète que Bartali a tout fait pour cacher son héroïsme, ce qui complique la recherche historique. Il savait qu'à cause de sa popularité, il aurait pu faire de l'ombre à d'autres personnages, à commencer par ceux dont les noms sont gravés à Yad Vashem. Le rôle de Gino a été en même temps grand et petit. Grand parce que chaque membre du réseau risquait sa vie en faisant ce qu'il pouvait ; petit parce que personne ne devait être irremplaçable. Le chiffre d'« environ 800 » fait évidemment référence aux personnes sauvées par ce réseau et non par Gino directement. Parmi les témoignages de personnes sauvées par Bartali lui-même, j'accorde une importance particulière à

celle de Giorgio Goldemberg, l'enfant que Gino a caché avec sa famille à Florence, dans la cave de son appartement à la via del Bandino. Goldemberg est retourné à Florence pour reconnaître cet immeuble et cette cave. Bartali, qui le connaissait bien, lui avait dédié la photo reproduite dans ce livre. Dans un article publié le 12 janvier 2021 par *Il Corriere della Sera*, l'universitaire Sergio Della Pergola (né à Trieste en 1942, établi depuis 1966 en Israël et personnage de premier plan de Yad Vashem) dit que le Mausolée de Jérusalem a documenté de façon très sérieuse le fait que Bartali a personnellement sauvé « au moins une trentaine » de Juifs. Della Pergola, grand expert de la « diaspora » juive, a fait partie de la commission de Yad Vashem qui a décidé d'inscrire Bartali parmi les Justes. Selon lui « il est indiscutable que Bartali faisait des aller-retour en transportant des documents » et « mettre en doute que Gino Bartali n'ait pas risqué sa vie pour sauver des Juifs, c'est comme affirmer que la Terre n'est pas ronde ». Della Pergola rappelle que plusieurs personnes ont formellement prononcé, chacune de manière autonome, des phrases comme « j'ai remis des papiers dans les mains de Bartali » ou « j'ai reçu des papiers de Bartali ». Et si le vrai destinataire de certaines polémiques était Yad Vashem ? Yad Vashem est plus que jamais un symbole. Gino Bartali aussi.